

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La bataille de l'Aisne
Autor: Feyler, F.
Kapitel: Les débuts de la bataille d'après les télégrammes français
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

est présentée comme due à l'initiative de l'ennemi. Il attaque, et l'avantage des Allemands consiste à repousser cette attaque, avantage acquis dès le 19 septembre. Quant à la région des combats, elle paraît limitée à l'aile occidentale des armées, mais on se rend mal compte de la succession des opérations.

Enfin, les détails promis par le démenti militaire du 14 septembre et qui doivent éclairer l'opinion sur les faits ignorés du 4 au 13, ces détails n'ont pas été abordés par les communiqués. Ils relèveront d'un autre bureau.

Les débuts de la bataille d'après les télégrammes français.

Le récit français est plus circonstancié. Cela se conçoit. On relève, dans les conditions faites par les circonstances aux deux sources opposées d'informations, une différence essentielle qui a dû être déterminante sur les procédés.

Le service de presse allemand s'est trouvé dans une fausse position. Il a dû raccorder une situation défensive-offensive à une situation antérieure d'offensive à outrance, en prétérant, faute d'une justification suffisante, la phase de transition. Equivoque difficile à soutenir.

Le service de presse français a été plus à l'aise. Pour lui, la situation est claire. L'armée a vaincu dans le combat de rencontre de la Marne. Elle a poursuivi. En cours de poursuite, elle a constaté que l'ennemi faisait tête. Une nouvelle bataille va s'engager. Le récit de la précédente est ainsi terminé; on passe à celui de la nouvelle, sans plus être obligé de s'embarrasser du passé.

Ces différences n'atteignent pas seulement les agents du service d'informations, qui ne sont en définitive que

des agents d'exécution, elles se font sentir avant tout dans les états-majors des généraux en chef. C'est eux qui, dans des cas comme celui de l'état-major allemand, subissent le poids de l'équivoque. Il est probable toutefois que la conviction d'une rapide amélioration des circonstances a encouragé le grand quartier-général allemand. Il a été de bonne foi, si non dans son procédé, au moins dans ses illusions. Ayant pu se ressaisir à une minute périlleuse et maintenir sa maîtrise sur son armée, son habileté même et le spectacle de la valeur d'une troupe aussi sûre, ont dû lui rendre une confiance entière, à supposer qu'elle eût passagèrement fléchi. Son échec de la Marne, tout général qu'il ait été, lui sera apparu comme un accident, un hasard malheureux certainement réparable, une courte interruption de légitimes succès. Sa persuasion de supériorité, cultivée depuis plus de quarante ans, ne saurait avoir cédé devant une unique défaite. De là le récit de bataille un peu flou des communiqués. C'est un récit d'attente, précis par deux seules indications de lieu, Noyon et Bétheny, des lieux de victoire ; pour le surplus suspensif.

Le rédacteur français bénéficie d'une situation plus franche, ce dont on s'aperçoit dès le premier communiqué. Il prend fermement son départ, le 15 septembre, c'est-à-dire qu'il met le public au courant de la façon la plus nette du caractère général de la nouvelle bataille, ainsi que des lieux :

L'ennemi livre une bataille défensive sur tout le front, dont certaines parties ont été fortement organisées par lui.

Ce front est jalonné par la région de Noyon, les plateaux au nord de Vic-sur-Aisne et de Soissons, le massif de Laon, les hauteurs au nord et à l'ouest de Reims et une ligne qui vient aboutir au nord de Ville-sur-Tourbe (à l'ouest de l'Argonne), prolongée au-delà de l'Argonne par une autre qui passe au nord de Varennes (ce dernier point abandonné par l'ennemi) et atteint la Meuse vers le bois de Forges (au nord de Verdun).

Puis, comme le lendemain 16, le quartier-général n'a rien communiqué de nouveau ; que, d'autre part la population doit être soucieuse de savoir si la victoire de la Marne sera poussée à fond ou si l'armée devra produire un second effort, l'informateur officiel, qui n'est pas le quartier-général lui-même, comme en Allemagne, mais un secrétariat au ministère, fait connaître que l'absence de nouvelles, pendant un jour, n'est rien moins que surprenante au cours d'une bataille aussi prolongée ; il n'y a à en inférer aucune conclusion dans aucun sens. « Nous savons toutefois, ajoutait-il, qu'aujourd'hui, à 18 heures, nous n'avions fléchi sur aucun point. »

Malgré ce dernier alinéa établissant indirectement que le caractère défensif de la bataille n'empêche point l'ennemi de pratiquer l'attaque, le public a lieu d'être tranquille, et de le rester les jours suivants, quoique l'affaire dure, preuve que la victoire de la Marne n'a pas suffi. Même la contre-offensive allemande de Noyon ne le troublera pas. Elle a été démentie, et, de toutes façons, il n'en est rien résulté de définitif. Les télégrammes français l'ont englobée dans l'ensemble et la succession des événements tactiques.

17 septembre : « Les Allemands occupant des positions organisées défensivement et armées d'artillerie lourde, notre progression ne peut être que lente, mais l'esprit d'offensive anime nos troupes qui font preuve de vigueur et d'entrain. Elles ont repoussé avec succès les contre-attaques que l'ennemi a tentées de jour et de nuit. Leur état moral est excellent. »

18 septembre : « Sur les hauteurs au nord de l'Aisne, nous avons légèrement progressé sur certains points. Trois retours offensifs tentés par les Allemands contre l'armée anglaise ont échoué.

» De Craonne à Reims, nous avons nous-mêmes repoussé de très violentes attaques et contre-attaques

exécutées la nuit ; l'ennemi a en vain essayé de prendre l'offensive contre Reims. »

20 septembre : « Toutes les tentatives faites par les Allemands, appuyés par une nombreuse artillerie, pour rompre notre front entre Craonne et Reims, ont été repoussées... »

« ... Au nord de l'Aisne, en aval de Soissons, nos troupes, violemment contre-attaquées par des forces supérieures, ont cédé quelque terrain qu'elles ont presque immédiatement reconquis. »

21 septembre : « A l'est de l'Oise, et au nord de l'Aisne, les Allemands ont manifesté une recrudescence d'activité ; des combats violents, allant jusqu'à la charge à la baïonnette, se sont livrés dans la région de Craonne. L'ennemi a été partout repoussé avec des pertes considérables. »

Les péripéties de la lutte se poursuivent ainsi jusqu'à la fin du mois. Du 22 au 24, il se produit une accalmie, mais le 25, dans la région au nord-ouest de Noyon, les premiers éléments français s'étant heurtés à des forces ennemies supérieures, ont été obligés de céder un peu de terrain. Ils ont ensuite repris l'offensive après avoir été rejoints par des troupes nouvelles. « La lutte dans cette région, dit le télégramme officiel, prend un caractère particulier de violence, » ce que ne marquent pas les dépêches allemandes des 25 et 26. La divergence persiste le jour suivant. Le 28, le communiqué mande que « depuis la nuit du 25 au 26 et jusque dans la journée du 27, nuit et jour, les Allemands n'ont cessé de renouveler, sur tout le front, des attaques d'une violence inouïe, dans un ensemble qui dénote des instructions du haut commandement de chercher la solution de la bataille.

» Non seulement ils n'y sont pas parvenus, mais, au cours de l'action nous avons pris un drapeau, des canons et fait de nombreux prisonniers. »

Ce jour-là, comme à la date du 25, le télégramme allemand se bornera à signaler « des combats qui n'ont pas encore abouti » (page 66), et auxquels les dépêches des jours suivants ne reviendront pas.

Ainsi, la comparaison des textes fait voir deux batailles dissemblables : la bataille allemande, d'abord offensive, réduisant l'adversaire à se défendre, puis, devant des difficultés d'attaque le laissant reprendre ses efforts, et se briser contre une attitude plutôt défensive de l'armée allemande ; et la bataille française, également offensive d'abord, mais réduite à la défensive du 18 au 24 devant l'activité de l'ennemi dont les attaques sont sans cesse renouvelées. L'offensive ne pourra être reprise qu'ensuite, mais encore entravée souvent. Un exposé du 24 indique cette transformation et renseigne le public sur l'esprit dans lequel il devra prendre connaissance des informations ultérieures :

La bataille de la Marne a été une action engagée en rase campagne ; elle a débuté par une reprise générale d'offensive française contre un ennemi qui ne s'y attendait pas et qui n'avait pas eu le temps d'organiser sérieusement des positions défensives. Il n'en est pas de même pour la bataille de l'Aisne, où l'adversaire, qui se repliait, s'est arrêté sur des positions que la nature du terrain rend, en beaucoup d'endroits, très solides en elles-mêmes et dont il a pu, progressivement, améliorer l'organisation. Cette bataille de l'Aisne prend donc, sur une grande partie du front, un caractère de guerre de forteresse, analogue aux opérations de Mandchourie. On peut ajouter que la puissance exceptionnelle du matériel d'artillerie lourde allemande et du canon de 75 français, donne une valeur particulière aux fortifications passagères que les deux adversaires ont rétablies.

Il s'agit donc de conquérir des lignes retranchées successives, toutes précédées de défenses accessoires, notamment de réseaux de fils de fer avec mitrailleuses en caponnière. Dans ces conditions, la progression ne peut être que lente, et il arrive très fréquemment que les attaques ne progressent que de cinq cents mètres à un kilomètre par jour.